

FABLE XIX.

Le Charlatan.

Le monde n'a jamais manqué de charlatans :

Cette science, de tout temps,

Fut en professeurs très fertile.

Tantôt l'un en théâtre affronte l'Achéron

Et l'autre affiche par la ville

Qu'il est un passe-Cicéron.

Un des derniers se vantait d'être

En éloquence si grand maître

Qu'il rendrait disert un badaud

Un manant, un rustre, un lourdaud :

Oui, messieurs, un lourdaud, un animal, un âne

Que l'on m'amène un âne, un âne renforcé,

Je le rendrai maître passe,

Et veux qu'il porte la soutane.

Le prince sut la chose ; il manda le rhéteur

J'ai dit-il, en mon écurie

Un fort beau roussin d'Arcadie ;

J'en voudrais faire un orateur

Sire, vous pouvez tout, reprit d'abord notre homme.

On lui donna certaine somme :

Il devait au bout de dix ans

Mettre son âne sur les bancs ;

Si non il consentait d'être en place publique

Guidé la hart au col, étranglé court et net

Avant au dos sa rhétorique

Et les oreilles d'un baudet.

Quelqu'un des courtisans lui dit qu'à la potence

Il voulait l'aller voir, et que, pour un pendu

Il aurait bonne grâce et beaucoup de prestance :

Surtout qu'il se souvint de faire à l'assistance

Un discours où son art fût au long étendu ;

Un discours pathétique, et dont le formulaire

Servit à certains Cicérons

Vulgairement nommés larrons.

L'autre reprit : Avant l'affaire

Le roi, l'âne, ou moi nous mourrons

Il avait raison. C'est folie

De compter sur dix ans de vie.

Soyons bien buvants, bien mangeants

Nous devons à la mort de trois l'un en dix ans

FABLE XX.

La Discorde.

La déesse Discorde ayant broillé les dieux,

Et fait un grand procès la-haut pour une pomme

On la fit déloger des cieux

Chez l'animal qu'on appelle homme

On la recut à bras ouverts,

Elle et Que-si-que-non, son frère

Avecque Tien-et-mien, son père.

Elle nous fit l'honneur en ce bas univers

De préférer notre hémisphère

A celui des mortels qui nous sont opposés,

Gens grossiers, peu civilisés.

Et qui, se mariant sans prêtre et sans notaire

De la Discorde n'ont que faire.

Pour la faire trouver aux lieux où le besoin

Demandait qu'elle fût présente.

La Renommée avait le soin

De l'avertir ; et l'autre, diligente

Courait vite aux débats, et prévenait la Paix

Faisait d'une étincelle un feu long à s'étendre

La Renommée enfin commença de se plaindre

Que l'on ne lui trouvait jamais

De demeure fixe et certaine ;

Bien souvent l'on perdait, à la chercher, sa peine :

Il fallait donc qu'elle eût un séjour affecté

Un séjour d'où l'on pût en toutes les familles

L'envoyer à jour arrêté.

Comme il n'était alors aucun convent de filles,

On y trouva difficile

L'auberge enfin de l'hyménée

Lui fut pour maison assignée.

ÉPILOGUE. FABLE XXI.

La jeune Veuve.

La perte d'un époux ne va point sans soupis

On fait beaucoup de bruit, et puis on se console

Sur les ailes du Temps la tristesse s'envole ;

Le Temps ramène les plaisirs

Entre la veuve d'une année

Et la veuve d'une journée

La différence est grande, on ne croirait jamais

Que ce fût la même personne ;

L'une fait fuir les gens, et l'autre a mille attraits :

Aux soupis vrais ou faux celle-là s'abandonne ;

C'est toujours même note et pareil entretien.

On dit qu'on est inconsolable :

On le dit ; mais il n'en est rien

Comme on verra par cette fable,

Ou plutôt par la vérité.

L'époux d'une jeune beauté

Partait pour l'autre monde. A ses côtés sa femme

Lui criait : Attends-moi, je te suis ; et mon âme

Aussi bien que la tienne, est prête à s'envoler.

Le mari fait seul le voyage.

La belle avait un père, homme prudent et sage ;

Il laissa le torrent couler.

LIVRE SEPTIÈME.

AVERTISSEMENT.

Voici un second recueil de fables que je présente au public. J'ai jugé à propos de donner à la plupart de celles-ci un air et un tour un peu différent de celui que j'ai donné aux premières, tant à cause de la différence des sujets, que pour remplir de plus de variété mon ouvrage. Les traits familiers que j'ai semés avec assez d'abondance dans les deux autres parties convenaient bien mieux aux inventions d'Esopé qu'à ces dernières, où j'en use plus sobrement pour ne pas tomber en des répétitions, car le nombre de ces traits n'est pas infini. Il a donc fallu que j'aie cherché d'autres enrichissements, et étendu davantage les circonstances de ces récits, qui d'ailleurs me semblaient le demander de la sorte. Pour peu que le lecteur y prenne garde, il le reconnaîtra lui-même, ainsi je ne tiens pas qu'il soit nécessaire d'en étaler ici les raisons, non plus que de dire où j'ai puisé ces derniers suets. Seulement je dirai, par reconnaissance, que j'en dois la plus grande partie à Pilpay, sage indien. Son livre a été traduit en toutes les langues. Les gens du pays le croient fort ancien, et original à l'égard d'Esopé, si ce n'est Esopé lui-même sous le nom du sage Locman. Quelques autres m'ont fourni des sujets assez heureux. Enfin j'ai eu le soin de mettre en ces deux dernières parties toute la diversité dont j'étais capable.

Il s'est glissé quelques fautes dans l'impression. J'en ai fait faire un errata ; mais ce sont de légers remèdes pour un défaut considérable. Si on veut avoir quelque plaisir de la lecture de cet ouvrage, il faut que chacun fasse corriger ces fautes à la main dans son exemplaire, ainsi qu'elles sont marquées par chaque errata, aussi bien pour les deux premières parties que pour les dernières.

A MADAME DE MONTESPAN.

L'apologue est un don qui vient des immortels ; Ou si c'est un présent des hommes ; Quiconque nous l'a fait mérite des autels ; Nous devons tous tant que nous sommes Ériger en divinité

1 Ce recueil formait la troisième et la quatrième partie, deux volumes in-12, 1678 et 1679. Il contenait cinq livres.
2 C'est à-dire la première et la seconde partie, qui contenaient les six premiers livres : ils avaient paru en 1668 et 1669, in-12 et in-4°, et ils furent réimprimés en 1678 avec la troisième et la quatrième partie.
3 Ce n'était pas là le seul motif qui avait décidé la Fontaine à mettre moins de concision dans ses récits. Voyez à ce sujet notre Histoire de la vie et des ouvrages de la Fontaine.
4 Francoise Alléaume de Rochecourt, de Fontenay, marquise de Montespán, née en 1641, morte le 28 mai 1707, à l'âge de soixante-six ans. Sa liaison avec Louis XIV avait commencé en 1668, et dura près de quinze ans, jusqu'en 1683.

A la fin, pour la consoler :

Ma fille, lui dit-il, c'est trop verser de larmes :

Qu'a besoin le défunt que vous noyiez vos charmes ?

Puisqu'il est des vivants, ne songez plus aux morts.

Je ne dis pas que tout à l'heure

Une condition meilleure

Change en des noces ces transports ;

Mais après certain temps souffrez qu'on vous propose

Un époux beau, bien fait, jeune, et tout autre chose

Que le défunt. Ah ! dit-elle aussitôt,

Un cloître est l'époux qu'il me faut.

Le père lui laissa digérer sa disgrâce.

Un mois de la sorte se passa

L'autre mois on l'emploie à changer tous les jours

Quelque chose à l'habit, au linge, à la coiffure :

Le deuil enfin sert de parure

En attendant d'autres atours

Toute la bande des Amours

Revient au colombier ; les jeux, les ris, la danse,

Ont aussi leur tour à la fin :

On se plonge soir et matin

Dans la fontaine de Jouvence.

Le père ne craint plus ce défunt tant cheri

Mais comme il ne parlait de rien à notre belle :

Où donc est le jeune mari

Que vous m'avez promis ? dit-elle.

Il l'aurait dit, si elle n'eût été si belle.

Il l'aurait dit, si elle n'eût été si belle.

Il l'aurait dit, si elle n'eût été si belle.

Il l'aurait dit, si elle n'eût été si belle.

Il l'aurait dit, si elle n'eût été si belle.

Il l'aurait dit, si elle n'eût été si belle.

Il l'aurait dit, si elle n'eût été si belle.

Il l'aurait dit, si elle n'eût été si belle.

Il l'aurait dit, si elle n'eût été si belle.

Il l'aurait dit, si elle n'eût été si belle.

Il l'aurait dit, si elle n'eût été si belle.

Il l'aurait dit, si elle n'eût été si belle.

Il l'aurait dit, si elle n'eût été si belle.

Il l'aurait dit, si elle n'eût été si belle.

Il l'aurait dit, si elle n'eût été si belle.

Il l'aurait dit, si elle n'eût été si belle.

Il l'aurait dit, si elle n'eût été si belle.

Il l'aurait dit, si elle n'eût été si belle.

Il l'aurait dit, si elle n'eût été si belle.

Il l'aurait dit, si elle n'eût été si belle.

Il l'aurait dit, si elle n'eût été si belle.

Il l'aurait dit, si elle n'eût été si belle.

Il l'aurait dit, si elle n'eût été si belle.

Il l'aurait dit, si elle n'eût été si belle.

Il l'aurait dit, si elle n'eût été si belle.

Il l'aurait dit, si elle n'eût été si belle.

Il l'aurait dit, si elle n'eût été si belle.

Il l'aurait dit, si elle n'eût été si belle.

Il l'aurait dit, si elle n'eût été si belle.

Il l'aurait dit, si elle n'eût été si belle.

Il l'aurait dit, si elle n'eût été si belle.

Il l'aurait dit, si elle n'eût été si belle.

Le sage par qui fut ce bel art inventé.
C'est proprement un charme : il rend l'âme attentive,
Ou plutôt il la tient captive,
Nous attachant à des récits
Qui mènent à son gré les cœurs et les esprits.
O vous qui l'imitez, Olympe, si ma muse
A quelquefois pris place à la table des dieux,
Sur ses dons aujourd'hui daignez porter les yeux ;
Favorisez les jeux où mon esprit s'amuse !
Le temps, qui détruit tout, respectant votre appui,
Me laissera franchir les ans dans cet ouvrage :
Tout auteur qui voudra vivre encore après lui
Doit s'acquérir votre suffrage.
C'est de vous que mes vers attendent tout leur prix :
Il n'est beauté dans nos écrits
Dont vous ne connaissiez jusques aux moindres traits.
Eh ! qui connaît que vous les beautés et les grâces !
Paroles et regards, tout est charme dans vous.
Ma muse, en un sujet si doux,
Voudrait s'étendre davantage ;
Mais il faut réserver à d'autres cet emploi ;
Et d'un plus grand maître que moi
Votre louange est le partage¹.

Olympe, c'est assez qu'à mon dernier ouvrage
Votre nom serve un jour de rempart et d'abri ;
Protégez désormais le livre favori
Par qui j'ose espérer une seconde vie ;
Sous vos seuls auspices ces vers
Seront jugés, malgré l'envie,
Dignes des yeux de l'univers.
Je ne mérite pas une faveur si grande ;
La fable en son nom la demande :
Vous savez quel crédit ce mensonge a sur nous.
S'il procure à mes vers le bonheur de vous plaire,
Je croirai lui devoir un temple pour salaire :
Mais je ne veux bâtir des temples que pour vous.

FABLE PREMIÈRE.

Les Animaux malades de la peste.

Un mal qui répand la terreur
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom),
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
Faisait aux animaux la guerre.
Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés :
On n'en voyait point d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie ;
Nul mets n'excitait leur envie ;
Ni loups ni renards n'épiaient
La douce et l'innocente proie ;

¹ Ce grand maître était Louis XIV.

Les tourterelles se fuyaient :
Plus d'amour, partant plus de joie.
Le lion tint conseil, et dit : Mes chers amis,
Je crois que le ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune.
Que le plus coupable de nous

Se sacrifie aux traits du céleste courroux ;
Peut-être il obtiendra la guérison commune.
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents
On fait de pareils dévouements.
Ne nous flattons donc point ; voyons sans indulgence
L'état de notre conscience.
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
J'ai dévoré force moutons.
Que m'avaient-ils fait ? nulle offense ;
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger.

Je me dévouerai donc, s'il le faut : mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi ;
Car on doit souhaiter, selon toute justice,
Que le plus coupable périsse.

Sire, dit le renard, vous êtes trop bon roi ;
Vos scrupules font voir trop de délicatesse.
Eh bien ! manger moutons, canaille, sottise espèce,
Est-ce un péché ? Non, non. Vous leur fîtes, seigneur,
En les éroquant, beaucoup d'honneur ;
Et quant au berger, l'on peut dire
Qu'il était digne de tous maux,
Étant de ces gens-là qui sur les animaux
Se font un chimérique empire.

Ainsi dit le renard ; et flatteurs d'applaudir
On n'osa trop approfondir

Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances,
Les moins pardonnables offenses.

Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples matins,
Au dire de chacun, étaient de petits saints.

L'âne vint à son tour, et dit : J'ai souvenance
Qu'en un pré de moines passant,

La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
Quelque diable aussi me poussant,

Je tondis de ce pré la largeur de ma langue ;
Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net.

A ces mots, on cria haro sur le bandet.
Un loup, quelque peu clerc, prouva par sa harangue
Qu'il fallait dévoter ce mandit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout leur mal.

Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout leur mal.
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.

Manger l'herbe d'autrui ! quel crime abominable !
Rien que la mort n'était capable

Rien que la mort n'était capable

¹ Un peu instruit. Pasquier dit : « Le mot de clerc appartient aux ecclésiastiques ; et comme ainsi fut qu'il n'y eut qu'eux qui fissent profession de bonnes lettres, aussi par métaphore nous appelâmes grand clerc l'homme s'avançant, maître clerc celui qui n'en tenait pour bête, et la science clergie. »

D'expié son forfait. On le lui fit bien voir.

Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.

FABLE II.

Le mal marié.

Que le bon soit toujours camarade du beau,
Dès demain je chercherai femme ;
Mais comme le divorce entre eux n'est pas nouveau,
Et que peu de beaux corps, hôtes d'une belle âme,
Assemblent l'un et l'autre point,
Ne trouvez pas mauvais que je ne cherche point.
J'ai vu beaucoup d'hymens ; aucuns d'eux ne me tentent :
Cependant des humains presque les quatre parts
S'exposent hardiment au plus grand des hasards ;
Les quatre parts aussi des humains se repentent.
J'en vais alléguer un qui, s'étant repenti

Ne put trouver d'autre parti
Que de renvoyer son épouse,
Querelleuse, avare, et jalouse.

Rien ne la contentait, rien n'était comme il faut :
On se levait trop tard, on se couchait trop tôt ;
Puis du blanc, puis du noir, puis encore autre chose.

Les valets enrageaient ; l'époux était à bout :
Monsieur ne songe à rien, monsieur dépense tout ;
Monsieur court, monsieur se repose,

Elle en dit tant, que monsieur, à la fin,
Lassé d'entendre un tel lutin

Vous la renvoie à la campagne
Chez ses parents. La voilà donc compagne
De certaines Philis qui gardent les dindons,
Avec les gardeurs de cochons.

Au bout de quelque temps qu'on la crut adoucie,
Le mari la reprend. Eh bien ! qu'avez-vous fait ?
Comment passiez-vous votre vie ?

L'innocence des champs est-elle votre fait ?
Assez, dit-elle ; mais ma peine
Était de voir les gens plus paresseux qu'ici ;
Ils n'ont des troupeaux nul souci

Je leur savais bien dire, et m'attirais la haine
De tous ces gens si peu soigneux.

Eh ! madame, reprit son époux tout à l'heure,
Si votre esprit est si hargneux

Que le monde qui ne demeure
Qu'un moment avec vous, et ne revient qu'au soir,
Est déjà lassé de vous voir,

Que feront des valets qui, toute la journée,
Vous verront contre eux déchainée ?
Et que pourra faire un époux

Que vous voulez qui soit jour et nuit avec vous ?
Retournez au village : adieu. Si de ma vie
Je vous rappelle, et qu'il m'en prenne envie,
Puissé-je chez les morts avoir, pour mes péchés,
Deux femmes comme vous sans cesse à mes côtés !

FABLE III.

Le Rat qui s'est retiré du monde.

Les Levantins en leur légende
Disent qu'un certain rat, las des soins d'ici-bas,
Dans un fromage de Hollande
Se retira loin du tracas.
La solitude était profonde,
S'étendant partout à la ronde.

Notre ermite nouveau subsistait là dedans.
Il fit tant, de pieds et de dents,
Qu'en peu de jours il eut au fond de l'ermitage
Le vivre et le couvert : que faut-il davantage ?
Il devint gros et gras : Dieu prodigue ses biens
A ceux qui font vœu d'être siens.

Un jour, au dévot personnage
Des députés du peuple rat
S'en vinrent demander quelque aumône légère :
Ils allaient en terre étrangère

Chercher quelque secours contre le peuple chat ;
Ratopolis¹ était bloquée :

On les avait contraints de partir sans argent,
Attendu l'état indigent
De la république attaquée.

Ils demandaient fort peu ; certains que le secours
Serait prêt dans quatre ou cinq jours.

Mes amis, dit le solitaire,
Les choses d'ici-bas ne me regardent plus :
En quoi peut un pauvre reclus
Vous assister ? que peut-il faire

Que de prier le ciel qu'il vous aide en ceci ?
J'espère qu'il aura de vous quelque souci.

Ayant parlé de cette sorte,
Le nouveau saint ferma sa porte

Qui désigné-je, à votre avis,
Par ce rat si peu secourable ?
Un moine ? Non, mais un dervis :
Je suppose qu'un moine est toujours charitable.

FABLE IV.

Le Héron.

Un jour, sur ses longs pieds, allait, je ne sais où,
Le héron au long bec emmanché d'un long cou.
Il côtoyait une rivière.

¹ Mot composé, qui signifie ville des Rats.

L'ondecétait transparent ainsi qu'aux plus beaux jours ;
 Ma commère la carpe y faisait mille tours
 Avec le brochet son compère.
 Le héron en eût fait aisément son profit :
 Tous approchaient du bord, nul oiseau n'avait qu'à
 Mais il crut mieux faire d'attendre
 Qu'il eût un peu plus d'appétit
 Il vivait de régime, et mangeait à ses heures.
 Après quelques moments l'appétit vint : Poiseau,
 S'approchant du bord, vit sur l'eau
 Des tanches qui sortaient du fond de ces demeures.
 Le mets ne lui plut pas ; il s'attendait à mieux,
 Et montrait un goût de dédaigneux
 Comme le rat du bon Horace
 Moi, des tanches ! dit-il, moi, héron, que je fasse
 Une si pauvre chère ! Et pour qui me prend-on ?
 La tanche rebulée qu'il trouva du goujon ;
 Du goujon ! c'est bien là le diable d'un héron !
 J'opyrirais pour si peu le bec, aux dieux ne plaise !
 Il l'ouvrit pour bien moins ; tout alla de façon
 Qu'il ne vit plus aucun poisson.
 La faim le prit ; il fut tout heureux et tout aise
 De rencontrer un limaçon.
 Ne soyons pas si difficiles
 Les plus accommodants, ce sont les plus habiles ;
 On hasarde de perdre en voulant trop gagner.
 Gardez-vous de rien dédaigner,
 Surtout quand vous avez à peu près votre compte.
 Bien des gens y sont pris ; ce n'est pas aux hérons
 Que je parle : écoutez, humains, un autre conte :
 Vous verrez que chez vous j'ai puisé ces leçons.

FABLE V.

La Fille.

Certaine fille, un peu trop fière,
 Prétendait trouver un mari
 Jeune, bien fait, et beau, d'agréable manière
 Point froid et point jaloux : notez ces deux points-ci
 Cette fille voulait aussi
 Qu'il eût du bien, de la naissance,
 De l'esprit, enfin tout. Mais qui peut tout avoir ?
 Le Destin se montra soigneux de la pourvoir.
 Il vint des partis d'importance.
 La belle les trouva trop chétifs de moitié.
 Quoi ! moi ! quoi ! ces gens-là ! non radote, je pense
 A moi les proposer ! hélas ! ils font pitié
 Voyez un peu la belle espèce !

Allusion à ces vers d'Horace :

Cuplens varia fastidia comas
 Vincere tangentiis male singula dente superbo.

Lib. II, sat. vi, v. 86.

L'un n'avait en l'esprit nulle délicatesse ;
 L'autre avait le nez fait de cette façon-là :
 C'était ceci, c'était cela ;
 C'était tout, car les précieuses
 Font dessus tout les dédaigneuses.
 Après les bons partis, les médiocres gens
 Vinrent se mettre sur les rangs.
 Elle de se moquer ! Ah ! vraiment je suis bonne
 De leur ouvrir la porte ! Ils pensent que je suis
 Fort en peine de ma personne
 Grâce à Dieu, je passe les nuits
 Sans chagrin, quoique en solitude.
 La belle se sut gré de tous ces sentiments ;
 L'âge la fit déchoir, adieu tous les amants.
 Un an se passa, et deux, avec inquiétude
 Le chagrin vint ensuite ; elle sent chaque jour
 Déloger quelques Ris, quelques Jeux, puis l'Amour ;
 Puis ses traits choquer et déplaire ;
 Puis cent sortes de fards : Ses soins ne purent faire
 Qu'elle échappât au temps, cet insigne larron.
 Les ruines d'une maison
 Se peuvent réparer : que n'est cet avantage
 Pour les ruines du visage !
 Sa préciosité changea lors de langage.
 Son miroir lui disait : Prenez vite un mari.
 Je ne sais quel désir le lui disait aussi
 Le désir peut loger chez une précieuse.
 Celle-ci fit un choix qu'on n'aurait jamais eût,
 Se trouvant à la fin tout aise et tout heureuse
 De rencontrer un malotru.

FABLE VI.

Les Souhaités.

Il est au Mogol des follets
 Qui font office de valets
 Tiennent la maison propre, ont soin de l'équipage,
 Et quelquefois du jardinage.
 Si vous touchez à leur ouvrage,
 Vous gâtez tout. Un d'eux près du Gange autrefois
 Cultivait le jardin d'un assez bon bourgeois.
 Il travaillait sans bruit, avait beaucoup d'adresse,
 Aimait le maître et la maîtresse,
 Et le jardin surtout ; Dieu sait si les Zéphyr,
 Peuple ami du démon, l'assistaient dans sa tâche !
 Le follet, de sa part, travaillant sans relâche,
 Comblait ses hôtes de plaisirs
 Pour plus de marques de son zèle,

* Ce mot est excellent, et si clair qu'il n'a pas besoin d'explication ; cependant il n'a jamais été admis dans le dictionnaire de l'Académie française ; mais, avant notre poète, Ménage l'avait déjà employé plusieurs fois dans la seconde partie des Observations sur la langue française, 1676, in-12, p. 210 et 418.

FABLE VII.

La Cour du Lion.

Chez ces gens pour toujours il se fût arrêté
 Nonobstant la légèreté
 A ses pareils si naturelle,
 Mais ses confrères, les esprits
 Firent tant que le chef de cette république
 Par caprice ou par politique,
 Le changea bientôt de logis.
 On le vint d'aller au fond de la Norwège
 Prendre le soin d'une maison
 En tout temps couverte de neige
 Et d'Indou qui il était, on vous le fait Lapont
 Avant que de partir, l'esprit dit à ses hôtes
 On m'oblige de vous quitter ;
 Je ne sais pas pour quelles fautes
 Mais enfin il le faut. Je ne puis arrêter
 Qu'un temps fort court, un mois, peut-être une semaine
 Employez-la ; formez trois souhaits ; car je puis
 Rendre trois souhaits accomplis
 Trois, sans plus. Souhaitez, ce n'est pas une peine
 Étrange et nouvelle aux humains
 Ceux-ci, pour premier, vous demandent l'abondance ;
 Et l'Abondance à pleines mains
 Verse en leurs coffres la finance
 En leurs greniers le blé, dans leurs caves les vins ?
 Tout en crève. Comment ranger cette chevance ?
 Quels registres, quels soins, quel temps il leur fallut !
 Tous deux sont empêchés si jamais on le fut
 Les voleurs contre eux complotèrent
 Les grands seigneurs leur empruntèrent
 Le prince les taxa. Voilà les pauvres gens
 Malheureux par trop de fortune.
 Otez-vous de ces biens l'affluence importune,
 Dirent-ils l'un et l'autre : heureux les indigents !
 La pauvreté vaut mieux qu'une telle richesse.
 Retirez-vous, trésors ; fuyez ; et toi, déesse,
 Mère du bon esprit, compagne du repos,
 O Médiocrité, reviens vite !
 La Médiocrité revint. On lui fait place
 Avec elle ils rentrent en grâce
 Au bout de deux souhaits, étant aussi chanceux
 Qu'ils étaient, et que sont tous ceux
 Qui souhaitent toujours et perdent en chimères
 Le temps qu'ils feraient mieux de mettre à leurs af-
 faires :
 Pour profiter de sa largesse,
 Quand il voulut partir et qu'il fut sûr de point
 Ils demandèrent la sagesse ;
 C'est un trésor qui l'embarasse point

* Ces biens.

* Ce mot est excellent, et si clair qu'il n'a pas besoin d'explication ; cependant il n'a jamais été admis dans le dictionnaire de l'Académie française ; mais, avant notre poète, Ménage l'avait déjà employé plusieurs fois dans la seconde partie des Observations sur la langue française, 1676, in-12, p. 210 et 418.

La Cour du Lion
 Sa majesté lionne un jour voulut connaître
 De quelles nations le ciel l'avait fait maître
 Il manda donc par députés
 Ses vassaux de toute nature,
 Envoyant de tous les côtés
 Une circulaire écriture
 Avec son sceau, l'écrit portait
 Qu'un mois durant le roi tiendrait
 Cour plénière, dont l'ouverture
 Devait être un fort grand festin
 Comme
 Suiwi des tours de Fagotin
 Par ce trait de magnificence
 Le prince à ses sujets étalait sa puissance
 En son louvre, il les invita
 Quel louvre ! un vrai charnier, dont l'odeur se porta
 D'abord au nez des gens. L'ours boucha sa mainie :
 Il se fût bien passé de faire cette mine ;
 Sa grimace déplut ; le monarque irrité
 L'envoya chez Pluton faire le dégoûté
 Le singe approuva fort cette sévérité ;
 Et, flatteur excessif, il l'oua la colère
 Et la griffe du prince, et l'autre, et cette odeur
 Il n'était ambre, il n'était fleur
 Qui ne fût ail au prix. Sa sottise flatterie
 Eut un mauvais succès, et fut encore punie
 Ce monseigneur du lion-là
 Fut parent de Caligula ;
 Le renard étant proche : Or ça, lui dit le sire
 Que sens-tu, dis-le-moi : parle sans déguiser.
 L'autre aussitôt de s'excuser,
 Alléguant un grand rhume : il ne pouvait que dire
 Sans odorat. Bref, il s'en tire.

Ceci vous sert d'enseignement :
 Ne soyez à la cour, si vous voulez y plaire ;
 Ni fade adulateur, ni parleur trop sincère,
 Et tâchez quelquefois de répondre en Normand.

* Nom d'un singe alors fameux à Paris par ses tours.
 * Vers sans rime, précédé de trois rimes masculines de suite double-négligence qui ne se trouve corrigée dans aucune des éditions originales.

* Caligula mit sa cour à Drusille au rang des divinités, et se vassait également contre ceux qui pleuraient sa mort et contre ceux qui ne la pleuraient point ; les premiers parce qu'ils insultaient, suivant lui, à son apothéose ; les seconds parce qu'ils étaient insensibles à sa perte. Dion. Cass. l. III, c. LIX, cap. II, p. 914. édit. Reimar, in-folio ; Sueton., Caligula, 24, t. I, p. 336, édit. Wollfi.

* Ce qui signifie, de ne dire ni oui ni non. De cette réputation qu'ont les Normands est venu cet autre proverbe : Un Normand a son dit et son dédit.

FABLE VIII.

Les Vautours et les Pigeons.

Mars autrefois mit tout l'air en émeute¹.
 Certain sujet fit naitre la dispute
 Chez les oiseaux, non ceux que le Printemps
 Mène à sa cour, et qui, sous la feuillée,
 Par leur exemple et leurs sons éclatants,
 Font que Vénus est en nous réveillée;
 Ni ceux encor que la mère d'Amour
 Met à son char; mais le peuple vautour,
 Au bec retors, à la tranchante serre,
 Pour un chien mort se fit, dit-on, la guerre.
 Il plut du sang: je n'exagère point.
 Si je voulais conter de point en point
 Tout le détail, je manquerais d'haleine.
 Maint chef périt, maint héros expira;
 Et sur son roc Prométhée espéra
 De voir bientôt une fin à sa peine².
 C'était plaisir d'observer leurs efforts;
 C'était pitié de voir tomber les morts.
 Valeur, adresse, et ruses, et surprises,
 Tout s'employa. Les deux troupes, éprises
 D'ardent courroux, n'épargnaient nuls moyens
 De peupler l'air que respirent les ombres:
 Tout élément rempli de citoyens
 Le vaste enclos qu'ont les royaumes sombres.
 Cette fureur mit la compassion
 Dans les esprits d'une autre nation
 Au cou changeant, au cœur tendre et fidèle.
 Elle employa sa médiation
 Pour accorder une telle querelle:
 Ambassadeurs par le peuple pigeon
 Furent choisis, et si bien travaillèrent
 Que les vautours plus ne se chamaillèrent.
 Ils firent trêve; et la paix s'ensuivit.
 Hélas! ce fut aux dépens de la race
 A qui la leur aurait dû rendre grâce.
 La gent maudite aussitôt poursuivit
 Tous les pigeons, en fit ample carnage,
 En dépeupla les bourgades, les champs.
 Peu de prudence eurent les pauvres gens
 D'accommoder un peuple si sauvage.

Tenez toujours divisés les méchants:
 La sûreté du reste de la terre

¹ Émeute pour émeute, par licence poétique et pour la rime, et non pas, comme le dit un commentateur de notre poète, parce que émeute est un vieux mot qui a été remplacé par émeute. On ne pourrait fournir un seul exemple de l'emploi du mot émeute dans notre ancien langage.

² Tout le monde sait que, selon la fable, Prométhée, pour avoir osé créer l'homme et dérober le feu sacré du ciel, fut enchaîné sur un rocher du Caucase, où un vautour lui déchirait les entrailles sans cesse renaissantes.

Dépend de là. Semez entre eux la guerre,
 Ou vous n'aurez avec eux nulle paix.
 Ceci soit dit en passant: je me tais.

FABLE IX.

Le Coche et la Mouche.

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,
 Et de tous les côtés au soleil exposé,
 Six forts chevaux tiraient un coche.
 Femmes, moines, vieillards, tout était descendu:
 L'attelage suait, soufflait, était rendu.
 Une mouche survient, et des chevaux s'approche,
 Prétend les animer par son bourdonnement,
 Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment
 Qu'elle fait aller la machine,
 S'assied sur le timon, sur le nez du cocher.
 Aussitôt que le char chemine,
 Et qu'elle voit les gens marcher,
 Elle s'en attribue uniquement la gloire,
 Va, vient, fait l'empressee: il semble que ce soit
 Un sergent de bataille allant en chaque endroit
 Faire avancer ses gens et hâter la victoire.
 La mouche, en ce commun besoin,
 Se plaint qu'elle agit seule, et qu'elle a tout le soin
 Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.
 Le moine disait son bréviaire:
 Il prenait bien son temps! une femme chantait:
 C'était bien de chansons qu'alors il s'agissait!
 Dame mouche s'en va chanter à leurs oreilles,
 Et fait cent sottises pareilles.
 Après bien du travail, le coche arrive au haut:
 Respirons maintenant! dit la mouche aussitôt:
 J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.
 Ça, messieurs les chevaux, payez-moi de ma peine.
 Ainsi certaines gens, faisant les empressés,
 S'introduisent dans les affaires:
 Ils font partout les nécessaires,
 Et, partout importuns, devraient être chassés.

FABLE X.

La Laitière et le Pot au lait.

Perrette, sur sa tête ayant un pot au lait
 Bien posé sur un coussinet,
 Prétendait arriver sans encombre à la ville.
 Légère et court vêtue, elle allait à grands pas,
 Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
 Cotillon simple et souliers plats.
 Notre laitière ainsi troussée

¹ Sans obstacle, sans accident fâcheux.

FABLE XI.

Le Curé et le Mort.

Un mort s'en allait tristement
 S'emparer de son dernier gîte;
 Un curé s'en allait gaiement
 Enterrer ce mort au plus vite.
 Notre défunt était en carrosse porté,
 Bien et dûment empaqueté,
 Et vêtu d'une robe, hélas! qu'on nomme bière,
 Robe d'hiver, robe d'été,
 Que les morts ne dépouillent guère.
 Le pasteur était à côté,
 Et récitait, à l'ordinaire,
 Maintes dévotes oraisons,
 Et des psaumes et des leçons,
 Et des versets et des répons:
 Monsieur le mort, laissez-nous faire,
 On vous en donnera de toutes les façons;
 Il ne s'agit que du salaire.
 Messire Jean Chouart¹ couvait des yeux son mort,
 Comme s'il on eût dû lui ravir ce trésor;
 Et des regards semblait lui dire:
 Monsieur le mort, j'ai de vous
 Tant en argent, et tant en cire,
 Et tant en autre menus coûts.
 Il fondait là-dessus l'achat d'une feuillette
 Du meilleur vin des environs:
 Certaine nièce assez propette²
 Et sa chambrière Pâquette
 Devaient avoir des cotillons.
 Sur cette agréable pensée
 Un heurt³ survint; adieu le char.
 Voilà messire Jean Chouart
 Qui du choc de son mort a la tête cassée.
 Le paroissien en plomb entraîne son pasteur;
 Notre curé suit son seigneur;
 Tous deux s'en vont de compagnie.
 Proprement toute notre vie
 Est le curé Chouart qui sur son mort comptait,
 Et la fable du Pot au lait.

Comptait déjà dans sa pensée
 Tout le prix de son lait; en employait l'argent;
 Achetait un cent d'œufs, faisait triple couvée:
 La chose allait à bien par son soin diligent.
 Il m'est, disait-elle, facile
 D'élever des poulets autour de ma maison;
 Le renard sera bien habile
 S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.
 Le porc à s'engraisser coûtera peu de son;
 Il était, quand je l'eus, de grosseur raisonnable:
 J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon.
 Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
 Vu le prix dont il est¹, une vache et son veau,
 Que je verrai sauter au milieu du troupeau?
 Perrette là-dessus saute aussi, transportée:
 Le lait tombe; adieu veau, vache, cochon, couvée.
 La dame de ces biens, quittant d'un œil mari²
 Sa fortune ainsi répandue,
 Va s'excuser à son mari,
 En grand danger d'être battue.
 Le récit en farce en fut fait;
 On l'appela le Pot au lait.

Quel esprit ne bat la campagne?
 Qui ne fait châteaux en Espagne?³
 Picrochole⁴, Pyrrhus, la laitière, enfin tous,
 Autant les sages que les fous.
 Chacun songe en veillant; il n'est rien de plus doux:
 Une flatteuse erreur emporte alors nos âmes;
 Tout le bien du monde est à nous,
 Tous les honneurs, toutes les femmes.
 Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi;
 Je m'écarte, je vais détrôner le sophi;
 On m'élit roi, mon peuple m'aime;
 Les diadèmes vont sur ma tête pleuvant
 Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même;
 Je suis gros Jean⁵ comme devant.

¹ Vu le prix que vaut le porc ainsi engraisé. Un des commentateurs de notre poète n'a pas bien compris cet hémistiche, et le rapportant à la vache dont il est fait mention dans ce même vers, il y a vu une faute de langue inexcusable. Il se trompe: cet hémistiche est une incise, ou une sorte de parenthèse; et le désordre de la phrase peint à merveille le trouble d'esprit que la joie cause à la laitière.

² Triste, fâché.

³ Expression proverbiale, qui signifie former des projets ou des entreprises chimériques. On a fait diverses conjectures sur l'origine de cette locution qui est bien ancienne, puisqu'on la retrouve dans le *Roman de la Rose*, composé vers le milieu du treizième siècle. (Vers 2467, tom. I, page 85 de l'édition 1753, in-12.)

⁴ VAR. Picrochole, dans l'édition de 1678, dans celle de 1729, et dans celle de Monténault. Mais quoique la Fontaine ait ainsi écrit ce nom, on a eu raison de le corriger d'après Rabelais, dans lequel il l'a pris; et aussi d'après l'étymologie grecque. Voyez Rabelais, *Gargantua*, I, 54, l. 1, p. 120, édit. in-4°.

⁵ Expression burlesque, mise en usage par Rabelais pour dé-

signer un homme sans conséquence, et qui est ici d'autant plus plaisante que notre poète se nommait Jean. Voyez Rabelais, *Pantagruel*, second prologue du liv. IV, l. II, p. 28 de l'édit. in-4°.

¹ Ce nom se retrouve plusieurs fois dans Rabelais pour un batteur d'or. Il est singulier qu'il se soit présenté à la Fontaine pour celui d'un curé.

² La Fontaine a écrit propette, et non proprette.

³ Un choc. Ce mot peu usité se trouve dans la fable I du liv. X, l. 1, où il est dit que le choc de la pierre se fit sur le rocher.